

Le Samedi

VOL. II.—NO. 5.

MONTREAL 12 JUILLET 1890.

PAR ANNEE. \$2.50
LE NUMERO. 5 CTS.

LES SECRETS DU METIER



Elle.—Quelle espèce de toile employez-vous donc pour cela ?

Lui.—Un tissu ordinaire!; le premier venu.

Elle.—Mais alors, comment cet énorme rocher que vous achevez ne passe-t-il pas au travers ?

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 12 JUILLET 1890.

CHASSE-SPLEEN

La haine est, le plus souvent, faite de peur.

L'importance sans mérite obtient des égards sans estime.

La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

Célébrité: l'avantage d'être connu de ceux que vous ne connaissez pas.

On ne fait, le plus souvent, de grandes choses en politique qu'au prix de grandes douleurs.

Un sot qui a un moment d'esprit étourdi et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

Il est une haine dont rien ne peut préserver: c'est celle des amis que l'on a été impuissant à obliger.

Il est déplorable qu'en général les hommes ne reconnaissent de talent qu'aux gens qui pensent comme eux.

Il y en a beaucoup qui n'aiment pas les femmes égoïstes parce qu'elles parlent à tout bout de champ d'elles.

Bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

Malheureuse faute d'impression:
"Le marquis de Puyfarnier se démenait comme un pou furieux."

Il faut manger sa soupe bouillante, et prendre son café brûlant. Heureux ceux qui ont le palais délicat et le gosier pavé!

On n'a pas encore trouvé d'homme assez modeste, pour croire dans son for intérieur qu'il reçoit tout le salaire dont il est digne.

Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation et de pousser trop loin une bonne raison quand on l'a trouvée.

Un grand fabricant de savon déclare qu'il n'annonce que dans les journaux, parce que ceux qui lisent les gazettes seuls font usage de savon.

Quand on a raison vingt-quatre heures avant le commun des hommes, on passe pour n'avoir pas le sens commun pendant vingt quatre heures.

Parmi les malveillants, qui disent étourdiment le mal dont ils ne sont pas sûrs, il y a des amis discrets, qui taisent prudemment le bien qu'ils savent.

La moitié des gens passent leur existence à songer à ce qu'ils feraient s'ils étaient riches, et l'autre moitié à ce qu'ils doivent faire parcequ'il ne le sont pas.

Toutes les cérémonies, lorsqu'on est à table, vont toujours au détriment du dîner. Le grand point, c'est de manger chaud, proprement, longtemps et beaucoup.

On estime qu'en Amérique 3,000,000 d'hommes se font raser trois fois par semaine. A dix centimes pour chaque fois, cela fait par année \$15 60 par individu, et \$46,800,000 pour les 3,000,000.

Comme il y a des voleurs précoces! Nous avons vu l'autre jour, un petit bonhomme à peine âgé de 7 ans, qui a le nez de son père et la bouche de sa mère. Nous sommes prêts à donner son nom à la police.

Se révolter contre les maux inévitables et souffrir ceux qu'on peut éviter, grand signe de faiblesse. Que dire d'un homme qui s'impatiente contre le mauvais temps et qui souffre patiemment une injure!

Dit le *Journal des Abrutis*:

Chers amis, l'accent circonflexe
Qu'à mainte voyelle on annexe,
C'est comme le petit bateau:
Ça va sur l'ô!!!!...

CE N'EST PAS LE CAS

Maître d'école.—Venez ici, Henri et Charles, vous venez encore de vous battre, ne savez-vous pas ce que l'Évangile enseigne, d'offrir la joue gauche lorsque votre ennemi vous frappe sur la droite?

Henri.—Oui, monsieur; mais ça ne s'applique pas dans mon cas. Charles m'a donné une tape sur le nez, en sorte que j'ai été obligé de la lui remettre et ainsi de suite.

PRIS A SON PROPRE PIÈGE

Retour de pêche:

Madame Pêchemal.—Il faut que je cuise ce poisson de suite, car il ne me paraît pas de première fraîcheur.

Monsieur Pêchemal.—Pas possible! Je vais de suite au marché, dire ma façon de penser au marchand.

Madame Pêchemal.—Calme-toi, mon ami, c'est le poisson que tu as pêché toi-même cette après-midi.

L'AMOUR AU POIDS

Pososavant (étudiant en médecine).—Savez-vous, mademoiselle Fanny, que les battements du cœur humain sont assez puissants pour soulever une fois, par vingt-quatre heures, un poids de cent vingt livres.

Mademoiselle Fanny (rougissant).—C'est justement ce que je pèse.

QU'EST-CE QU'UN FOU?

—Papa, qu'est-ce que c'est qu'un fou?

—Un fou, mon enfant, c'est un homme qui s'amuse à chatouiller la croupe d'un mulet.

—Est-ce qu'il finit par s'apercevoir qu'il est fou?

—Oui, mon fils, une heure après; mais pas dans ce monde.

MOTS D'ENFANTS

Maître d'école.—Maintenant, mes enfants, que je viens de vous lire la leçon, quelle idée vous faites-vous du Paradis Terrestre?

L'élève brillant.—M'sieu, c'est une belle place dans laquelle on peut chiper des fruits défendus.

Maman, (couchant son Benjamin).—Tu devrais te corriger de la mauvaise habitude que tu as de demander quelque chose à manger, la nuit, chaque fois que tu te réveilles. Moi, je ne mange jamais rien la nuit, et pourtant je me réveille souvent.

Benjamin.—Moi non plus, maman, je ne demanderais rien à manger, si je mettais le soir toutes mes dents dans un verre d'eau.

Totote, (5 ans, raconte ses impressions de campagne à sa petite amie).—J'ai vu l'oncle Charley qui prenait des petits poissons avec un gros bâton et un bout de fil, et quand un poisson était pris, ce petit bêta était si content qu'il dansait tout plein, et puis l'oncle Charley aussi dansait. Et puis, un jour, j'ai vu un gros serpent dans le bois, et j'ai eu si peur que j'ai senti comme si j'allais dénaître.

Maman.—Te voilà, mauvais garnement! Je t'attends depuis une heure. Dans quel état es-tu mon Dieu! Tu t'es encore battu avec Edouard Courtepatte; tes habits sont en loques, et il va falloir que je t'en achète d'autres!

Le petit garnement.—C'est rien, maman! si tu voyais Edouard; sa mère sera p'têtre obligée d'acheter un nouveau petit garçon.

Professeur.—Comment expliquez-vous que les lions ne dévorèrent pas Daniel, lorsqu'il fut jeté dans leur fosse?

Un élève.—Parceque c'était un vendred.

Joe.—Viens-tu dans la cour nous brûler les doigts en tirant des pétards?

Tom.—Pourquoi que tu veux te brûler les doigts, toi?

Joe.—Je ne sais pas. Parce que maman m'a dit de ne pas le faire.

La mère.—Mauvais garnement, tu ne peux pas aller tirer des fusées dehors.

Joe.—Ça sent bien plus bon dans la maison.

Visiteur aimable et cherchant à amuser Bêbé, âgé de 4 ans.—Tchou... Tchou... Tchou... voilà la grosse voiture sans cheval qui marche là. Tchou, tchou...

Bêbé (fin du 19me siècle).—La tchou-tchou? En vérité, mon cher, vous m'étonnez; j'avais cru comprendre que ça s'appelait une locomotive; peut-être me suis-je trompé, en ce cas je vous remercie de m'avoir appris le mot juste.

—Papa, si je mets un timbre-poste sur cette lettre, est-ce qu'elle arrivera demain à Québec?

—Certainement.

—Alors j'en mets deux, je veux qu'elle arrive aujourd'hui.

UN HOMME D'AFFAIRES

Premier directeur de Théâtre.—C'est désolant, impossible aujourd'hui de former une troupe passable et de faire de l'argent; les premiers rôles veulent tout avoir.

Deuxième directeur.—Vous avez raison. Ainsi la dernière étoile que j'ai engagée, a exigé toute la recette, et malgré cela j'ai fait de l'argent.

Premier directeur.—Comment donc?

Deuxième directeur.—Je l'ai épousée à la fin de la saison.

LE TIR A LA CIBLE



Premier marqueur.—Tu ne me dis pas que la balle t'a passé dans les cheveux ?

Second marqueur.—C'est comme je te le dis. Si je n'avais pas eu les cheveux si longs, je l'avais dans la tête.

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROU-CHAILLONNADES

Les lecteurs du SAMEDI pourront juger, par la lecture du testament qui suit, du courage et de l'énergie qu'a dû déployer l'auteur pour s'amasser une telle quantité de choses antiques.

Je me suis tout à coup trouvé en possession de ce précieux document — je ne me rappelle plus dans quelle circonstance — Il y a quelque dix-huit mois.

Ce testament qui avait été fait par le vieux Ric, du Petit Village, probablement à l'article de la mort, se résume comme suit :

« Etant déjà très avancé en âge et sur le point de mourir, et ayant en ma possession une immense fortune, je dispose de mes biens comme suit, savoir :

Premièrement.—Je lègue à l'aîné de mes fils, *Cucufas*, en récompense de son grand amour pour moi : la moitié de ma propriété, située dans le Canton de Roule-Billot, laquelle propriété ne m'a jamais appartenu ; je lui donne en outre une demi-douzaine de couteaux pas de manches et de fourchettes sans fourchons, qu'il sera obligé d'acheter avec son propre argent s'il en a ; je lui lègue aussi la moitié de mon cheval gris qui ne possède plus que des mauvaises pattes, et qui est aveugle depuis près de trente ans, lequel cheval je n'ai jamais pu parvenir à m'acheter ; à condition qu'il — mon fils — en prenne bien soin et qu'il s'en serve pour me conduire jusqu'à ma dernière demeure.

Deuxièmement.—Je lègue au deuxième de mes fils, *Arbogaste*, l'autre moitié de ma propriété de Roule-Billot, avec une maison à huit coins, érigée le long de la rivière Babouseache, laquelle maison n'est pas encore bâtie ; à part cela je lui donne une vieille faux qui n'a jamais eu de manche, et qu'il trouvera quelque part abandonnée le long d'un fossé dans le champ de mon voisin.

Je lui lègue encore, en sus ; une vieille valise sans couvercle ; trois douzaines de chaussons reprisés ; un bureau de toilette en noyer blanc d'Italie ; quatre verges de bouragan couleur de

rose-vert-pomme ; une roquille de sirop des Isles de la Madeleine ; un petit pain blanc pas cuit ; quatre arpents de terre ensemencés de graines de mal de tête ; et une paire de bottes sauvages faites à la babiche.

Troisièmement.—Je lègue au troisième de mes fils, *Cénobiarque*, l'autre moitié de mon cheval gris, dont il pourra se servir quand son frère aîné n'en aura plus besoin ; une grange qui n'a pas de couverture, que j'ai bâtie il y a cinquante ans, près de la seigneurie de Liche-Pain ; unedemi-douzaine de harengs boucanés, qu'il sera obligé de buer au fusil dans la plaine de Brise-Culotte ; une aleine à percer des trous de bâtons de traîne ; une paire de bottes à sept lieues le pas ; quatre-vingt-dix-huit cuillers fondues par la St Germain ; une corde à virer le vent ; trente-six chandelles de suif de grenouilles ; un veau du printemps âgé de sept ans ; et la tonsure de quatre moutons de Mérinos, pourvu que la laine ne soit pas trop longue.

Quatrièmement.—Je lègue à mon quatrième fils, *Smaragde*, mon verger de cerises du Haut-Canada, où il ne pousse que des racines de chien-dent ; une partie de mon champ de graine de trèfle jaune-écarlate ; deux minots et demi de pommes de terre cuites à la broche ; cinq verges et trois quarts d'étoffe du pays, pour faire des tapis cirés de Bruxelles ; quatre assiettes à soupe en coton barré ; la moitié d'une plaque de mon vieux poêle de cuisine ; deux paires de pantalons sans boutons ; une chemise en peau de maringouin ; une autre paire de pantalons en écorce de bouleau ; une bouteille vide remplie d'un remède infailible contre la coqueluche américaine ; une chaise boiteuse qui n'a plus de dossier ; et le rasoir avec lequel j'avais l'habitude d'éplucher mes patates.

Cinquièmement.—Je lègue à mon cinquième fils, *Carracciolo*, quarante douzaines de bottes de foin coupé au couteau ; vingt-six graines de betterave, couleur sang de bœuf, semées pendant le croissant de la lune ; un chapeau de castor en tweed écossais ; une barre de fer pliée en quatre ; une cheminée de lampe cassée dont les morceaux ont été jetés dans la rivière ; la maison que je me proposais de bâtir sur la montagne de Tibiche ; un parapluie à trente six baleines ; deux livres et demie de poivre rouge du Labrador ; un quintal de morue sèche mangée par les rats ; une charrette à haridelle dont les deux roues sont absentes depuis longtemps ; une vieille redingote trouée dans les côtés ; une pipe en écume de rivière ; une commode en fer blanc double ; deux sacs vides de sel remplis de sucre de betteraves ; un four à cuire de la galette d'orge ; trois douzaines de tasses à thé en cuir de Russie ; et une salière à poivre en feuilles de pommier, lesquels articles n'ont jamais existés.

Sixièmement.—Je lègue à mon sixième fils, *Trapabore*, deux fioles de sirop de gomme de sapin argenté, pour faire des pains d'épice ; un fusil sans plaque ; un vieux crachoir défoncé ; une camisole de coton barré chinoise ; une paire de chaussures neuves qui n'ont plus de semelles ; quatre minots de blé d'inde rouge lessivé au savon du pays ; un rateau à sept mâchoires ; une charrette à vingt-huit manchons ; un sac à tabac en épinette rouge séché à l'ombre ; quarante deux douzaines et demie de crayons de plomb en encre de Chine ; une douzaine de verres à bière fondus au soleil pendant la nuit ; deux paniers percés avec lesquels j'avais l'habitude de charroyer de l'eau ; une lampe en couleur avec cheminée en fer battu ; une paire de mitaines à grands rebords ; et un pot à l'eau en flanelle rouge, argenté en plomb.

Septièmement.—Je lègue à mon septième fils, *Tugdualde*, une verge et demie de patience emportée : un moulin pour apprendre à faire des honnêtes gens ; une bouteille contenant un liquide pour faire disparaître les bonnes qualités ; cinq-cent-soixante-quinze livres de pattes de maringouins rôties à la gelée ; deux onces d'essence de dents de crapaud ; une roquille d'esprit de ferme ta gueule ; vingt-cinq verges de flanelle du pays tricoté au rasoir ; et trois manches à balais macadamisés en pierre rouge.

Huitièmement.—Je lègue à ma fille, *Calastide*, une chopine de mauvais temps ; quatre douzai-

nes de boîtes de noir à soulier vert olive ; une vieille chatte du temps passé ; deux verges de casimire jaune crème ; une paire de manchettes cousues à l'envers ; trois quarterons de déluge universel ; un bric-à-brac en drap de la Pointe aux Esquimaux ; quatre paires de bas de laine en coton jaune de la Martinique ; deux douzaines de serviettes en verre taille ; une douzaine de couteaux et fourchettes en plomb couleur de rose, avec manche en poil de chèvre ; vingt quatre rouleaux de fil de soie en écorce de cèdre ; une table de salon en cuir forgé ; vingt sept livres de sucre granulé, en bois d'ébène blanchi au four ; un pot à l'eau en coquilles de noix du Brésil ; un collier en perles de bois monté en broche, et quatre-vingt-dix-neuf petites casseroles en terre cuite pour faire de la galette de sarsasin.

Neuvièmement.—Je lègue à Martin la Tinette, quatre cents livres de bon beurre frais, fait au soleil de nuit dans le cap de Jérémie ; une paire de culottes en drap d'automne ; une blouse en feuille de blé d'inde blanc ; une veste en cuir de bluets ; et un rateau à ramasser des graines de manche de fouet.

Dixièmement.—Je lègue à Baptiste Ruest dit Lagalette, une paire de mains en toile d'araignée, pour prendre sans permission ; trente-six oignons dans le jardin du Bonhomme Tirzin ; deux arpents de pieux et piquets de cloture pour allumer son poêle ; une demi douzaine de navets blancs, chippés à onze heures du soir, le long de la route ; un appendice nasal pour flairer les gens qui pourraient le surprendre ; un carré de carottes dans le jardin de la prison ; deux douzaines de choux bien pommés dans la cayo du premier venu ; et une paire de bottes sauvages pour se sauver plus vite.

Onzièmement.—Le Bonhomme Ric avait encore une certaine quantité d'effets qui réclameraient un trop long espace pour pouvoir être énumérés ici, et qu'il léguait à différentes personnes.

Douzièmement.—Le testateur, me nommant son exécuteur testamentaire, avec une rente viagère de trois centins par an. J'ai disposé de la moitié de cette somme pour les institutions de charité et avec l'autre je m'installe dans un cha-teau que je suis actuellement à me faire bâtir sur le rivage de la mer à Popon.

AGUE CRAÏTE.

Lévis, juillet 1890.

LE SENE FAIBLE



(Une discussion de Cricket.)

Monsieur Charles Petit Poucet.—Je vous dis, mademoiselle Sixpiedsdelong, que ça prend un homme pour jouer au Cricket.

NOS CHERIS



Freddie.—Et dans ce temps-là, maman, est-ce que j'étais avec le bon Dieu ?

La mère.—Oui, mon chéri.

Freddie.—Est-ce que le bon Dieu m'a fait tomber doucement ?

CONSEIL GRATUIT

M. Mifson, (veuf et riche).—Mon petit garçon est très en retard, il ne marche pas encore. Je ne sais vraiment pas quoi en faire.

Mlle Catherine, (minaudant).—Pourquoi ne lui donnez-vous pas une belle mère ?

GROSSE MALICE

—J'ai un oncle qui peut parler allemand, anglais, grec, latin et, de fait, toutes les langues anciennes et modernes, aussi bien que le français.

—Ça ne m'étonne pas, il est sourd et muet, ton oncle Pierre.

POLITESSE EXAGÉRÉE



M. Rufus croyant prendre une planche pour permettre à mademoiselle Finmuseau de traverser la rue.—Permettez-moi, mademoiselle, de mettre cette planche en travers de la rue pour vous faire passer.

Delle Finmuseau.—Lâchez-moi le pied, ça me chatouille !



(*Le privilège du génie.*)

Freddie, (au violoniste).—Quoi, vous entrez dans le salon avec cela !

L'artiste.—Oui, mon enfant.

Freddie.—C'est moi qui en attraperais une volée si je n'étais pas plus pignonné que vous.



Juliette.—Arrête donc, Joe !

Joe.—Pas beaucoup, ma petite. Tu ne me regardais pas quand j'étais pauvre. A présent que je roule carrosse, c'est trop tard.

SIGNES DE RECONNAISSANCE

Dans le train du C. P. R.

Tirelaine, (s'adressant à son voisin).—Triste voyage, je vais à Winnipeg, embrasser ma pauvre mère qui se meurt.

Gripetout.—Je vous plains de tout mon cœur.

Tirelaine.—Appelé par une dépêche, je n'ai eu que le temps de sauter à la gare ; complètement affolé par le désespoir, j'ai oublié de prendre de l'argent. Ne pourriez-vous pas me prêter une vingtaine de piastres ? Je vous les remettrai à Winnipeg ; mon frère doit venir me chercher à la gare avec la somme. D'ici là je vous donnerai ma montre comme gage.

Gripetout.—Montrez-moi votre oignon ?

Gripetout examine soigneusement la pièce d'horlogerie, puis tirant deux billets de \$10, les remet sans mot dire à son voisin. Après avoir jeté un furtif coup d'œil sur les deux papiers verts, Tirelaine sourit, serre la main à son voisin, reprend sa petite pendule et rend les \$20.

Ils étaient tous deux de la même confrérie. La montre valait bien \$2.00 la livre et les billets étaient faux.

EXTRACTION DOULOUREUSE

Client.—Arrachez-vous les dents sans douleur ?

Dentiste.—Pas toujours ; je me suis foulé le poignet la dernière fois que j'ai opéré, et il me fait encore souffrir.

UN OBSERVATEUR

Jeune crève (louant un cheval, pour aller caracoler sur la montagne).—Pourquoi me demandez-vous de payer d'avance ? Avez-vous peur que je ne revienne pas avec votre cheval ?

Maître d'écurie.—Vous ? Vous vous méprenez ; mais il se pourrait que le cheval revint sans vous.

ROSES ET EPINES

Pochard qui s'est réveillé le matin dans les ronces.—Sais-tu que couché une fois sur un lit de roses !

Son compagnon.—En imagination ? Je connais cela. Tu as du faire ton Sybarite ?

Pochard.—Hum ! Pas trop. Mon imagination avait oublié de supprimer les épines.

ÉCHANGER N'EST PAS VOLER



Tramp au milieu d'un champ.—Ces bonnes gens ! Trop pauvres pour pouvoir habiller un mannequin ! Je vais leur faire la charité de mon cher petit habillement des dimanches.

UN PANIER PERCÉ



Edith.—Vous me surprenez ! Fernand, un gaspilleur ! Moi qui le croyais si rangé !

Charles.—C'est comme je vous le dis. Aussitôt qu'il a une piastre, il l'éparpille à payer des comptes.

LE MYOSOTIS

Petite fleur étoilée,
Fleur du souvenir,
Près de toi l'âme envolée,
Semble revenir.
Quand, rêveur, je te respire,
Tu me dis tout bas :
Enfant, votre cœur soupire :
" Ne m'oubliez pas ! "

Vers le sol si tu te penches,
Mon œil croit saisir,
A chacune de tes branches,
L'ombre d'un désir.
Ton image douce et pure,
Sourit au trépas :
Par toi la tombe murmure :
" Ne m'oubliez pas ! "

Lorsque la vierge tremblante,
De son cœur distrait,
T'épèle d'une voix lente,
Le plus doux secret,
Un soupir naît et s'envole...
Où va-t-il ? Là-bas !
Ta devise la console :
" Ne m'oubliez pas ! "

Le pauvre poète implore,
Dans un doux sommeil,
Pour ses chants qui vont éclore,
Un peu de soleil !
Mais souvent à l'ombre il souffre,
L'oubli suit ses pas...
Puis il chante au fond du gouffre :
" Ne m'oubliez pas ! "

X...

TROIS PECHERS



John Bull.—Hello, messieurs, où est ma part dans tout cela ?

LÉGÈRE ERREUR

*Prédicateur, (exhortant les vieux loups de mer de l'hôpital de Marine).—*N'avez-vous jamais, mon ami, entendu, au plus profond de votre être une voix, faible et petite, vous dire qu'il y avait quelque chose qui marchait mal ?

Matelot.—Parbleu ! oui ; mais comment savez-vous cela ?

Prédicateur.—Peu importe. Savez-vous comment s'appelle cette voix ?

Matelot.—Pas exactement.

Prédicateur.—C'est la conscience.

Matelot.—Oh ! c'est la conscience ! Eh bien ! vous pouvez vous vanter d'avoir tué un homme, vous, si jamais je le trouve à Liverpool. Le falli charlatan qui m'a pris \$2,00 pour me dire que ça s'appelait une indigestion : je le massacre.

COMME CHEZ LUI

Recorder.—Sergent, faites ôter son chapeau au prisonnier ; ne sait-il pas qu'il est en cour ?

Prisonnier.—Si, Votre Honneur ; mais je viens si souvent ici, que je me sens chez moi et que la cour ne peut réellement exiger que je me conduise en étranger.

PAS ENTÊTÉ

Marin (racontant ses aventures).—C'était dans l'Océan Indien ; je tombai par-dessus bord et un requin me prit la jambe.

Auditeur.—Que faites-vous alors ?

Marin.—Parbleu, je laissai ma jambe. Je ne suis pas entêté, moi. Je ne discute jamais avec un requin.

AMEUBLEMENT DE MAISON DE PENSION

Madame Bourfort, (parlant à la porte).—Quel bruit vous faites, messieurs ! c'est à croire que vous avez renversé tous les meubles.

Sau Pensionnaire.—Ce n'est rien, madame ; en dérangeant le lit nous avons laissé tomber un oreiller.

ELASTICITE DU TEMPS

Dentiste.—Vous souffrez beaucoup ?

Client.—Horriblement.

Dentiste.—La douleur revient fréquemment ?

Client.—Toutes les cinq minutes.

Dentiste.—Et elle dure ?

Client.—Au moins un quart d'heure.

CATÉCHISME CONJUGAL

—Quel est le devoir principal d'un homme marié ?

—De plaire à sa femme.

—Quel est le devoir principal d'une femme mariée ?

—De plaire.

PAS MORTEL

Bienboucher, (s'allongeant tout de son long sur une pelure de banane).—Aie ! aie ! quelle chute ! j'en ai la cervelle à l'envers.

Smartey, (le relevant).—Oh ! si n'est que cela, ce ne sera rien ; j'ai cru que vous étiez sérieusement blessé.

VICE REDHIBITOIRE



Lucie.—Mais, ce monsieur Jonas, de là-bas, je n'en voudrais pas pour soigner mes serins.

Hélène.—Pourquoi donc cela ? C'est un beau garçon.

Lucie.—Ouf ! un beau garçon qui ne s'occupe que de la balle quand il joue au lawn tennis et qui ne regarde pas les filles !

ZIGZAGS

(Compilés pour le SAMEDI.)

Au restaurant.

—Garçon, la carte...

Le garçon arrive en se grattant outrageusement.

Le client, tout entier au menu de son déjeuner :

—Garçon ! qu'avez-vous ?

—Ma foi, monsieur, je crois que j'ai des puces.

* *

Un joueur de cartes parlant d'un financier bien connu :

—En voilà un qui est solide ! On a beau le plumer il vole toujours.

* *

Un Post-Scriptum :

Excusez-moi ma chaire amie si je ne mait pas l'autrelographe mais la plume est moivaise.

* *

Quand deux carabins sont en train de charcuter un malade, le plus heureux des trois n'est pas celui qu'on pense.

* *

Au Palais en été.

Un avocat se présente devant la cour en cravate noire et en pantalon blanc.

—Maitre X..., lui dit le président, la cour vous invite à mettre votre pantalon à votre cou et votre cravate à vos jambes.

* *

Entre bohèmes :

—Eh bien ! et cette fameuse toile ?

—Interminable, mon cher. J'avais pourtant résolu d'y travailler cinq heures par jour.

—Eh bien !... Qu'est-ce qui t'en a empêché ?

—Je ne peux pas, je n'ai pas de montre...

* *

L'académie vient de reconnaître solennellement que Lafontaine et Florian, étaient des hommes affiables.

* *

Baron à Brussan.—Aimes-tu jouer au piquet ?

Brussan.—Non, et toi !

Baron.—Moi non plus, j'ai peur d'attraper une quinte, et toi ?

Brussan.—Et moi d'avoir un coup de vent.

* *

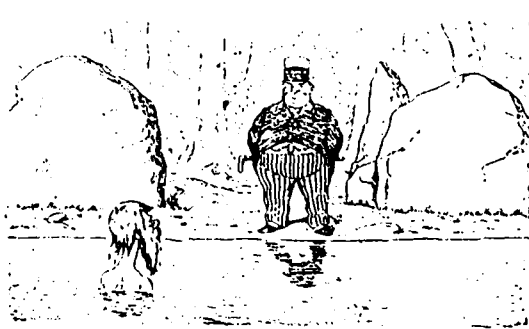
Boireau qui prend un fiacre, dit au cocher :

—A la course, mon ami.

—Où faut-il conduire monsieur ?

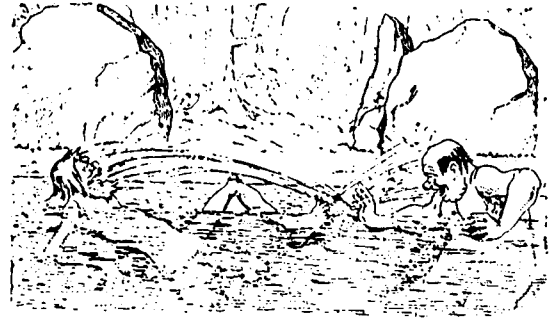
—Où vous voudrez.

C'EST L'HABIT QUI FAIT LE MOINE



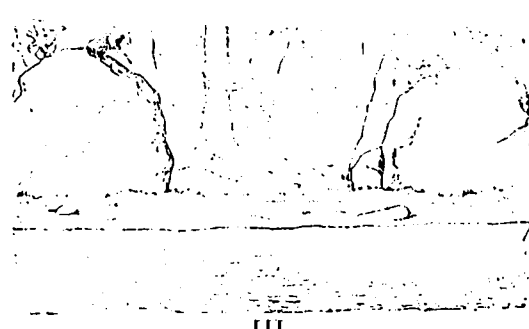
I

Monsieur de Lagrossepotée, à sa maison de campagne.—Non, mon ami, ça ne me déplaît pas de vous voir prendre le frais chez moi. Le fait est que vous me donnez l'envie de me saucer un peu moi-même.



II

—Ouf ! C'est ma meilleure baignade depuis que j'ai l'âge de connaissance.



III

Tout en s'habillant derrière le rocher.—Savez-vous que vous ressemblez beaucoup à Sir Donald Smith ! Etes-vous un de ses parents ?



IV

Pierre le Guenillon sortant de sa retraite.—Connaissez pas, monsieur. Ce Sire Smith n'est pas de mon monde. Bonjour. Au plaisir de se revoir.

Pensée d'un charentier philologue :

" Les langues mortes sont des langues fumées."

* *

Pensée d'un chasseur :

" Pour sonner la diane ou l'hallali, il ne faut pas avoir le cor aux pieds."

* *

Chose curieuse, ce sont toujours les hommes qui courent après les femmes, et ce sont toujours les femmes qui les attrapent.

* *

Une dame lit dans un roman nouveau le récit d'une longue et tendre conversation entre amants :

—Les imbéciles ! dit-elle en fermant le volume, ils sont seuls et ils font de l'esprit !

* *

Une réflexion :

Autrefois les gens de qualité savaient tout sans jamais avoir rien appris ; à présent ils apprennent tout et ne savent rien.

* *

On disait devant Boireau que bientôt il n'y aurait plus de charbon de terre.

—Ça m'est égal, répondit-il, moi je ne brûle que du coke.

* *

—Garçon, un cure-dents !

—Ils sont tous en mains : le premier libre sera pour monsieur.

CALCHAS.

UNE CHANCE POUR UN BARBIER

Au camp de manœuvres.

Soldat Bellehumeur.—Dis-donc, vieux, j'ai absolument besoin de prendre la poudre d'escampette ce soir. Je suis bien avec le caporal, il ne dira rien, mais je crains la ronde de nuit du lieutenant de garde. Aide-moi donc à faire un mannequin que je vais fourrer dans mon lit. Passe-moi le balai ; je vais l'habiller.

Minuit.

L'officier (faisant sa ronde).—Caporal, qui couche-là ?

Caporal (s'apercevant avec effroi du tour joué).—Le soldat Bellehumeur.

2^{me} officier.—En voilà un qui ne pense qu'à s'amuser ; il en néglige ses devoirs et sa personne. (Redoublement d'effroi du caporal). Regardez-moi cette tête ébouriffée. Vous lui ferez couper les cheveux, par ordre, demain. Bonsoir.

PREVENIR VAUT MIEUX QUE GUERIR

—Est-il vrai, docteur, que l'usage de la quinine entraîne la surdité ?

—Seulement quand on l'emploie en trop grande quantité.

—Alors, donnez-m'en une forte dose, je vais passer quinze jours à mer avec ma femme.

LES EMBETEMENTS D'UN FACTEUR



I

Il a parfois à distribuer des lettres d'amoureux si brûlantes qu'il lui faut des pincettes.



II

Certains créanciers envoient des missives si piquantes que les gants de fleurissent sont indispensables.



III

En temps d'élection, les correspondances sont si mordantes, qu'il est obligé de leur mettre une muselière.

QUATRAINS SANS PRÉTENTION

A LA FEMME COLOSSE DE LA RUE ST LAURENT

C'est un bateau que sa chaussure ;
Elle gante au moins douze un quart ;
Son petit doigt a la mesure
Du mollet de Sarah Bernhardt.

SUR LES AFFICHES DES GRANDS MAGASINS

Vers les mouchoirs à sept sous
La foule se pousse.
J'en sais d'un prix au dessous :
L'index et le pouce.

COMPARAISON

Le pêcheur, fort hasardeux
Et le poète, homme insigne,
Se ressemblent ; tous les deux
Mettent des vers à la ligne.

CALCHAS.

PROVERBE-FABLE-EXPRESS

LE BUVEUR D'ABSINTHE

Par jour ce bohème pervers,
C'est une habitude suivie,
Étouffe vingt perroquets verts.

MORALITÉ

Que d'amertume dans la vie!

LE CHAPEAU A HAUTE FORME

Introduire selon la mode coutumière
Son front intelligent dans un affreux chapeau :

MORALITÉ

C'est mettre la lumière
Sous le boisseau.

CALCHAS.

DECI DELA

RIMES SANS PRÉTENTIONS

Venez-vous d'avalier un dîner qui vous pèse,
Alors qu'il aurait du dissiper votre ennui ;
Et voulez-vous, lecteur, digérer à votre aise ?
Prenez un bon fauteuil, ouvrez le SAMEDI.

(A la bourse.)

—Des hauts barons de la finance,
Notre conseil se formera.
—Très bien ! mais qui surveillera
Votre conseil de surveillance ?

Cri du cœur.

Dieu devait à mon cœur chaste, candide et neuf
Une part des bonheurs qu'on goûte sur la terre.
J'ai celui d'être époux et celui d'être père ;
Il ne me manque plus que celui d'être veuf.

Sur un casque à pointe pour servir de plumet.

Cet éteignoir armé, le casque du Prussien,
Cloche à melon que pare une pique acérée,
Malgré sa forme ronde a trouvé le moyen
De coiffer l'Allemand, dont la tête est carrée.

La tête entre et s'y trouve bien ;
Quel étonnant miracle opère ce couvercle !
Il est vrai que Mr de Bismark l'a voulu,
L'impossible problème est enfin résolu,
De la quadrature du cercle.

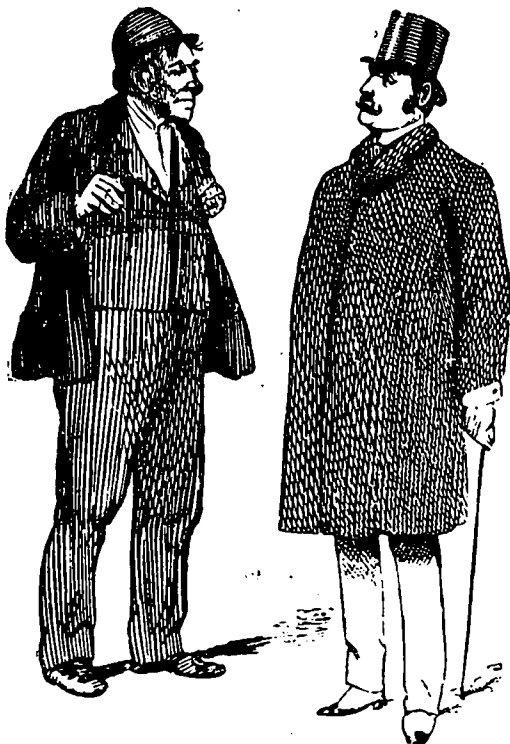
A OCTAVIE S...

Triplet après boire.

Pourquoi ne suis-je d'Avignon ?
Beau pays où naquit ma mie ;
Cruel destin, fatal guignon,
Pourquoi ne suis-je d'Avignon ?
J'aurais pu de cette façon
Chanter en langue d'Oc... ta... vie !...
Pourquoi ne suis-je d'Avignon ?
Beau pays où naquit ma mie.

CALCHAS.

UNE DIFFÉRENCE



—Ce que ça dû vous coûter pour obtenir
ce teint là !

—S'excusez-vous ; c'est pas cha, c'est l'hen-
thretien qui coûte cher.

LE SOMMEIL DES ENFANTS

Voici, suivant l'âge, la manière dont l'existence
des enfants devrait être distribuée :

âge	sommeil	étude	occup.	repos
7 ans	10 h.	6 h.	4 h.	4 h.
8 —	10 —	6 —	4 —	4 —
9 —	10 —	6 —	4 —	4 —
10 —	9 —	6 —	5 —	4 —
11 —	9 —	5 —	6 —	4 —
12 —	9 —	5 —	6 —	4 —
13 —	9 —	4 —	7 —	4 —
14 —	9 —	4 —	7 —	4 —
15 —	8 —	4 —	8 —	4 —

Ainsi jusqu'à dix ans, l'enfant se levant à six
heures du matin sera couché à huit heures du
soir ; à dix ans, on commencera à le laisser veiller
jusqu'à neuf heures, et à quinze ans seulement
il lui sera permis d'attendre dix heures.

Les heures de repos sont consacrées aux repas
et à la toilette, bains, etc. Les heures d'exercice
comprennent la promenade, les leçons de gymnas-
tique, de danse, de natation, etc.



—Ils appellent cela les plaisirs de la cam-
pagne !

PENSÉES D'UN TROMBONE A COU-
LISSE

Ce n'est pas à celui qui se pend que la corde
de pendu porte bonheur.

L'argent est un habile serrurier devant lequel
peu de portes résistent.

On doit toujours régler ses passions : sa
montre, souvent ; ses goûts, quelquefois ; ses
créanciers... jamais.

Le complément direct de la femme, c'est
d'embêter l'homme.

Le supplice d'une femme, c'est de voir de
la aux solitaires à des oreilles qui ne sont pas les
siennes.

Le cœur est l'auberge où l'amour se loge.

Les navets et les poireaux ne sont pas des
racines carrées.

Manger comme un oiseau se dit d'une per-
sone qui n'a guère d'appétit, et cependant les
oiseaux mangent tout le temps.

Le chemin de la vertu est si plein d'épines
que bien peu osent le parcourir.

Le diplomate qui tombe dans un précipice est
un politique profond.

CALCHAS.

PENSÉES D'UN ANCIEN TOUAREG

(Traduit de Parabe)

Une seule journée d'un sage vaut mieux que
toute la vie d'un sot.

La vertu est comme l'arbre santal qui parfume
même la hache qui l'a frappée.

Langue de muet vaut mieux que langue de
menteur.

L'œuf d'aujourd'hui vaut mieux que la poule
de demain.

Tout ce que tu donnes, tu l'emporteras avec toi.

A navire brisé tout vent est contraire.

Qui t'apporte t'a déjà emporté.

Que désire l'aveugle ?... deux yeux.

La patience est la clef de la joie et la précipi-
tation celle du repentir.

Lorsque tu visites un aveugle, ferme les yeux.

Greffe une rose sur un buisson épineux, il n'y
viendra jamais que des épines.

CHORTA.

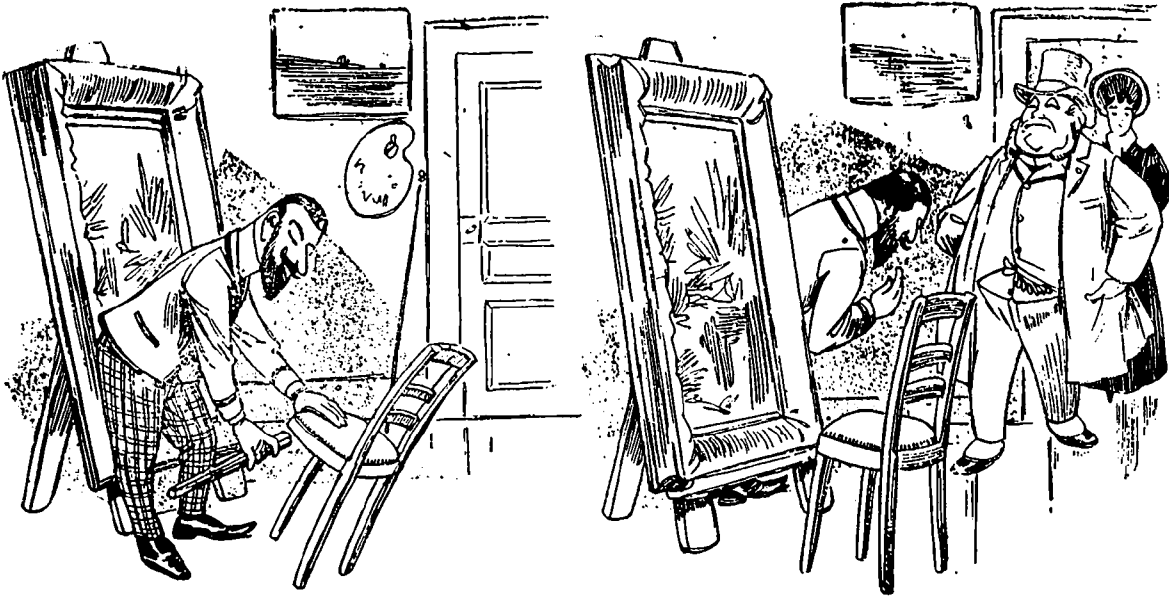
LES DEUX FONT LA PAIRE

Prendtout. — Combien me donnez-vous de cette
montre, M. Prêtesurtout.

M. Prêtesurtout, (à l'enseigne des huit boules).
— Si vous pouvez me prouver qu'elle vous appar-
tient légitimement, je vous en donnerai quarante
piastres ; si vous ne le pouvez pas, je vous en
offre cinq.

Prendtout, (vivement). — Crachez le cinq et
n'en parlons plus.

ET L'ON DIT QUE LA PEINTURE NE PAIE PAS !



I
Férocoute, le peintre, se dit, un beau matin, qu'il est aussi facile de vendre des tableaux que des petits pains chauds. En effet, prenez une chaise cassée et vous allez voir.



II
—Monsieur, je vous en prie, prenez la peine de vous asseoir pour bien apprécier les petits détails, et...



III
—Ah ! malheur ! Un tableau de cinq mille piastres !... Ah ! Le travail de ma vie !... Enfin, comme c'est un accident... Eh ! bien... je perdrai avec vous... Disons que ça ne sera que trois mille... J'irai même jusqu'à vous donner le chevalet avec.

POUR NOS CHÉRIS

LE BOURDON ET L'ABEILLE

“ Viens donc avec les mouchérons, ”
Disait le bourdon à l'abeille,
“ Au vieux jardinier dans l'oreille,
“ Pour rire, nous bourdonnerons. ”

“ Laisse un brave homme à son ouvrage,
Dit l'abeille ; “ il soigne nos fleurs. ”
Les fainéants aux travailleurs
Devraient épargner leur tapage.

C. M...

BIFURCATION

Première jolie fille, (indignée).—Ce fat qui se trouve de l'autre côté mériterait d'être cravaché ! Il y a dix minutes qu'il vous regarde de la manière la plus insolente.

Deuxième jolie fille.—Vous vous trompez, ma chère ; c'est vous qu'il fixe depuis un quart d'heure ; mais comme il doit être timide et amoureux, il ne regarde chaque fois que vous tournez la tête de son côté, de peur...

Première jolie fille, (émue).—Vous croyez... mais il est charmant... le connaissez-vous ?

LA MACHINE EST DÉTRAQUÉE

Triomphateur, (revenant d'un banquet).—Vrai... patant... v'là des milliers d'années que l'monde tourne... vitesse... frayante... jamais aperçu... avant aujourd'hui. Honteux pour la terre de s'mettre à danser à son âge... Allons bon !... reusement... sans ce poteau à gaz je m'étais... Ah ! mon Dieu ! j'y pense... suis perdu... comité cipal, plus de gaz... tout à l'électricité... J'dit toujours qu'Joseph met trop de pression... jvas être foudroyé, sûr... v'là la secousse... je suis mort.

LA VIE FIEVREUSE D'UN PECHEUR A LA LIGNE

(DANS LE SIECLE DE LA VAPEUR.)



I (10 a.m.) II (Midi.) III (Midi et demi.) IV (1 p.m.) V (!!!!) VI (1.15 p.m.)

La pêche est maintenant recommandée à ceux qui ont perdu le sommeil.
 —Ha!!! —Ça mord! —Z'line! —Ah! le beau! —Que c'est donc de valeur! Echappé!



VII (1.40 p.m.) VIII (1.45) IX (!!!!) X (2.15 p.m.) XI (!!!!!!!) XII (2.25 p.m.)

—Le sale animal! Ha mangé mon ver! —Oihioi! Dans mon mauvais doigt! —Sans cela, je perdais connaissance. —Cristi!!! Ah! Là, ça pignoche. —Aie! aie! Tiens ben! Quand même que tout en casserait! —C'est un plaisir de pêcher quand ça mord à votre goût.

POÈMES RUSTIQUES

LA CANICULE

Le ciel couve la pestilence :
 Le soleil, à coups de rayons,
 Persécute jusqu'aux grillons
 Qui s'enfouissent dans le silence.

Le ruisseau naguère si plein
 Ne monte pas à la cheville;
 Et là-bas se recroqueville
 La roue énorme du moulin.

Midi! L'heure atroce est venue
 Où le terrain, surétouffé,
 Va cuire après avoir chauffé
 Sous la fournaise de la nue.

Entre ces deux brasiers, il faut,
 Sans qu'une brise le console,
 Que le paysage rissole
 De haut en bas, de bas en haut.

Malgré sa cuirasse d'écailles,
 Le lézard qui se risque moins
 Cherche d'avantage les coins
 Au long des murs et des rocailles.

Insecte, caillou, jonc, roseau,
 L'archer cruel prend tout pour cible.
 Le papillon est invisible,
 Taciturne reste l'oiseau.

Hormis le ronflement des mouches
 Tourniquant sur un lac tari,
 Pas un murmure, pas un cri
 A travers ces pays farouches.

L'herbe grille sur les plateaux
 Et dans les fonds elle se fonce;
 Le genêt, le buis et la ronce
 Noircissent au pied des coteaux.

Par la chaleur, déjà soufferte,
 L'arbre accablé finalement
 Porte comme un écrasement
 Le poids de son feuillage inerte.

Et toujours plus lourd, plus fiévreux,
 Croupit l'air qui se coagule,
 La contagion s'inocule
 Partout, aux recoins comme aux creux.

Les rochers noirs et jaune-soufre
 Rutilent, calcinés d'aplomb,
 Et le torrent roule du plomb
 Entre les braises de son gouffre.

L'espace devient un cachot
 De brume ardente qui tremblote;
 Parfois, au ras du sol il flotte
 Comme une vapeur de réchaud.

Et les bêtes se sauvent toutes
 Du soleil comme d'un danger;
 Aucun pas ne vient déranger
 La poussière blanche des routes.

Avec un tel acharnement
 La canicule fait son œuvre,
 Que la si frileuse couleuvre
 En arrête son rampement.

Mais l'éclat moins crié de la roche,
 Le flamboiement plus sourd de l'eau,
 L'aspect rembruni du tableau
 Annoncent que la nuit s'approche.

Et bientôt gronde une rumeur
 Sur ces terres torréfiées
 Ça et là toutes barbouillées
 Du sang de l'astre qui se meurt.

Et de nouveau la voûte craque :
 Mais ce tonnerre d'un instant
 Cesse : l'orage en avortant
 Rend l'atmosphère plus opaque.

Tout brûle encor comme un damné
 Dans cet enfer de la nature
 Où maintenant la pourriture
 Souffle un miasme empoisonné!

L'ombre s'installe; c'est quand même
 Toujours du feu, moins la clarté;
 C'est la cuisante obscurité
 Au milieu de l'horreur suprême.

Et prise d'un affreux sommeil,
 Dans cette ténébreuse étuve,
 La campagne s'endort et cuve
 Sa morne ivresse de soleil.

MAURICE ROLLINAT.

VARIATIONS SUR LA MEME CORDE

Major Vieillecroûte. — Ainsi, vous repoussez ma main, mademoiselle Tendreamie?

Mademoiselle Tendreamie. — J'en suis bien fâchée, mon cher major, mais votre fils vient justement de demander la mienne, et je la lui ai donnée.

Major Vieillecroûte. — Bonté divine! Vous ne me dites pas que mon fils a été assez âme pour prendre une femme comme cela!

ABSENTE MAIS PRESENTE

Elle. — Penses-tu souvent à ta petite femme, quand tu es en voyage?

Lui. — Très souvent; mais c'est surtout quand je rentre à l'hôtel, à trois heures du matin que je pense à toi avec plaisir.

Premier mouvement. Elle lui saute au cou et l'embrasse. Deuxième ditto. Elle s'affaisse, sanglote et l'appelle un monstre.

UN HOMME DÉSHONORÉ



Le juge.—Prisonnier, le jury ne vous ayant pas trouvé coupable, vous êtes acquitté.

Le prisonnier.—C'est raide ! Moi qui fais partie de l'Association de bienveillance des voleurs de grand chemin ! Monsieur le juge, vous brisez ma carrière. Pas un de mes associés ne voudra maintenant avoir confiance en moi.

RÈGLES DU JEU DE POKER

(Suite)

RÈGLES GÉNÉRALES

Début de la partie

24.—Lorsque les joueurs sont tous attablés, on tire la donne. A cet effet, n'importe lequel des joueurs bat les cartes, les fait couper par celui placé à sa droite et, après avoir brûlé la première (brûler une carte veut dire la placer à découvert au milieu de la table), en distribuera une à chaque joueur, à tour de rôle, en commençant par la gauche.

25.—Le joueur qui aura reçu la carte la plus basse aura la première donne. Si deux ou plusieurs cartes basses se rencontrent, le donneur distribue une nouvelle carte à chacun des joueurs se trouvant dans ce cas.

Pour le tirage de la donne, l'as est considéré comme la carte la plus basse.

Du battage ou mélange des cartes

26.—Chaque joueur a le droit de battre les cartes, mais le donneur a toujours le droit de les battre en dernier lieu.

27.—Les cartes doivent toujours être battues en vue de tous les joueurs ; sous aucun prétexte, elles ne peuvent être battues sous la table. Le joueur qui bat les cartes doit avoir bien soin qu'aucune carte ne soit vue à découvert.

De la coupe

28.—C'est le joueur à la droite du donneur qui coupe les cartes ; il doit en couper quatre au moins ou en laisser quatre au moins sur le tapis.

29.—Si une carte est vue en coupant ou en replaçant les deux paquets l'un sur l'autre, ou encore s'il y a la moindre confusion dans le placement de ces paquets, les cartes sont rebattues et coupées à nouveau par les mêmes joueurs.

Une fois les cartes coupées, le donneur ne peut plus les battre.

De la donne

30.—Chaque joueur reçoit cinq cartes qui lui sont données une à une, à tour de rôle, commençant par la gauche. Le donneur doit avoir soin de n'en montrer aucune à découvert.

MYSTIFICATION DÉLOYALE



Murmure d'admiration à bord.—Merveilleux ! Voilà déjà 5 minutes qui est sous l'eau.

Le baigneur malgré lui remontant à l'autre bout du navire.—Les animaux qui m'auraient laissé périr et qui prennent ma perruque pour moi !

31.—Si on s'aperçoit qu'une carte a été retournée avant la fin de la donne, le joueur à qui elle revient est obligé de la prendre. Mais si deux cartes sont retournées durant la même donne, les cartes sont rebattues par le même et la donne recommence.

32.—Le donneur pourra être mis à l'amende d'un ou plusieurs jetons dans les circonstances suivantes :

1o. S'il commence à donner sans avoir préalablement fait couper les cartes ;

2o. S'il rebat les cartes après les avoir fait couper ;

3o. S'il donne sans ordre, c'est-à-dire s'il saute un joueur, donne plus d'une carte à la fois, ou enfin s'il en donne trop ou trop peu à l'un des joueurs, et que celui-ci réclame avant d'avoir vu son jeu (voir article 33) ;

4o. S'il découvre une carte en donnant.

Dans toutes ces circonstances, les cartes sont rebattues, recoupées, et la donne recommence. L'amende est versée à la poule, qu'elle augmente d'une unité sans affecter en rien la marche régulière des mises ou des relances ; le joueur mis à l'amende, lorsque son tour de parler arrive, est nécessairement obligé de miser comme les autres.

33.—Si un joueur a reçu trop ou trop peu de cartes et qu'il regarde son jeu avant de signaler l'erreur, il n'a pas le droit d'entrer dans la partie, et sa mise, s'il y a lieu, reste acquise à la poule.

2o. Mais si tous les joueurs ont 4 ou 6 cartes, quand même ils auraient regardé leurs cartes, il faut les faire redonner par le même.

34.—La donne se continue par la gauche. Si un joueur donne hors de son tour, on peut l'arrêter à tout moment avant que la donne ne soit accomplie, c'est-à-dire avant que tous les joueurs n'aient leur cinq cartes. S'il n'est pas arrêté, la donne est considérée comme valable, et elle passe ensuite au joueur placé à la gauche de celui qui a donné hors de son tour.

De l'écart et du tirage

35.—Après la donne, chacun des joueurs qui désire rester dans la partie a le droit d'écartier autant de cartes qu'il juge convenable de sa main, et même sa main entière, et d'en demander au donneur un nombre égal. Ces cartes, prises sur le sommet du talon, sont données, à tour de rôle, à chacun des joueurs, à commencer par le joueur premier en cartes et en finissant par le donneur, qui fait son écart le dernier.

36.—Tous les joueurs doivent avoir terminé leur écart, et leurs cartes doivent être entassées devant le joueur qui doit procéder à la donne suivante, avant que les cartes supplémentaires ne soient distribuées. Les joueurs de Montréal qui font invariablement le contraire commettent une irrégularité.

37.—Tout joueur ayant demandé un certain

nombre de cartes est forcé de les prendre. Le donneur doit exiger que l'écart soit fait franchement avant de donner de nouvelles cartes.

38.—Avant de relever sa main ou même avant l'ouverture des paris, tout joueur peut demander au donneur combien il a écarté de cartes. Celui-ci est tenu de répondre exactement. Aucun des autres joueurs n'est tenu aucun temps, en vertu des règles nouvelles de répondre à une question semblable, si toutefois elle lui était adressée. (La règle qu'on peut avant l'engagement des paris demander au donneur combien on tel a pris de cartes n'est pas en force aux Etats-Unis et devrait disparaître d'ici).

39.—S'il arrive, après les écarts, que le donneur distribue des cartes en trop ou en moins à l'un des joueurs, celui-ci doit déclarer l'erreur avant de relever les cartes. S'il y a des cartes en plus, celles-ci sont reprises et remises sur le talon ; s'il y en a en moins, elles seront complétées avec des cartes prises sur le dessus du talon.

2o. Si le joueur ne réclame pas avant d'avoir vu son jeu, il est mis hors de la partie et perd sa mise.

40.—Durant l'écart, si une carte est découverte ou si le donneur en découvre une, celle-ci est brûlée, et la donne continue aux joueurs suivants. Quand tous les joueurs ont été servis, le donneur donne la première carte du talon à celui dont la carte avait été retournée. (C'est une loi nouvelle contraire à l'ancienne pratique et aux décisions du *Spirit of the Times*).

2o. Le donneur ne donne jamais la dernière carte. (Cette règle n'est pas en force aux Etats-Unis ; mais elle est pourtant très logique).

3o. Quand, avec sept ou huit joueurs, le talon n'est pas suffisant pour servir tous les joueurs, le donneur recueille tout ce qu'il a de cartes jetées sur la table, les rebat, fait couper et continue la distribution.

4o. Dans ce cas, le joueur qui attend des cartes du talon doit mêler ses cartes de rebut à ce nouveau paquet ; malgré qu'on suive la pratique contraire à Montréal.

Des paris et de l'abattage

41.—Après l'écart, le joueur premier en cartes a le droit de parler en dernier ; c'est donc celui qui se trouve à sa gauche, qu'il se fût *carrié* ou non, qui doit ouvrir les paris ; si celui-ci passe, c'est le joueur suivant qui le remplace, et ainsi de suite. Le privilège ci-dessus ne peut jamais être transféré. (En Canada, celui qui se *carrie* a généralement le droit de parler le dernier après l'écart ; mais c'est irrégulier).

Il est toutefois fait exception à cette règle dans le cas où un *jack-pot* est formé. Le premier en cartes ne misant pas de *blind* ne possède aucun privilège, et c'est le joueur qui ouvre le *jack-pot* qui ouvre également les paris.

42.—Lorsqu'un joueur parlant à son tour fait un pari ou relance d'une somme n'excédant pas

LES BONS COMPTES FONT LES BONS AMIS



Henri.—Fichtre ! Jack ! où vas-tu avec cette brassée ?

Jack.—Superbe, mon cher. Je porte mes comptes et mes lettres de fournisseurs chez le marchand de vieux papier. J'en ai pour cinq piastres.

la limite de la partie, le joueur suivant est forcé ou de demander à la voir, ou de le relancer à son tour ou de renoncer à la partie.

43.—Tout joueur qui fait un pari est obligé d'en verser le montant à la poule.

44.—Lorsque un ou plusieurs joueurs couvrent le pari plus élevé et demandent à abattre, chacun des joueurs ayant misé est tenu d'abattre tout son jeu, et celui qui tient la meilleure main gagne la poule.

45.—Lorsqu'un joueur parie ou relance sans qu'aucun autre joueur ne demande à la voir, il gagne la poule et il n'est pas tenu de montrer son jeu.

46.—Lorsqu'on a demandé à abattre, si un des joueurs se trompe dans la dénomination de sa main, il ne perd pas la poule par ce motif, car ce sont les cartes qui font foi.

47.—En conséquence aucun joueur n'a le droit d'enlever la poule, quand même sa main serait plus forte que les jeux annoncés, avant d'avoir vu les mains des autres joueurs étalées.

48.—Lorsqu'un joueur a passé et jeté ses cartes, il ne peut pas les reprendre, et, dans aucune circonstance, il ne peut participer à la partie en cours, quand même il déclarerait s'être trompé ou qu'il serait constaté après son refus que les autres joueurs ont six cartes.

49.—Lorsqu'un joueur parie avec plus ou moins de cinq cartes dans sa main, il perd tout droit à la poule.

Si, après paris, il reste seul au jeu et qu'aucun des joueurs, même l'un de ceux qui ont passé avant l'écart, le constate avant qu'il ait emporté l'argent resté sur la table.

Mais si tous ses adversaires passent en jetant leurs jeux sans s'apercevoir de l'irrégularité, la poule lui appartient malgré l'irrégularité.

50.—Lorsqu'un joueur tient un pari contre un autre qui se trouve avoir plus de cinq cartes, il gagne la poule par ce fait même ; si plusieurs joueurs ont parié dans les mêmes conditions, la poule appartient à celui qui tient la meilleure main.

51.—Lorsqu'un joueur passe ou parie avant son tour de parole, il est mis à l'amende d'un jeton.

52.—Le joueur qui se carre ne peut que doubler la mise du blind ou du joueur qui s'est carré avant lui ; si le joueur à la gauche du blind refuse de se carrer, il empêche tous les joueurs suivants de le faire.

Des rentrants

53.—La place des rentrants est déterminée par la distribution de cartes sur les places lais-

sées entre les joueurs déjà attablés. Le rentrant s'assiéra à la place où se trouvera la carte la plus basse.

Des jeux de cartes incorrects

54.—Si on s'aperçoit que le jeu de cartes employé est incorrect, la donne est nulle ; mais, néanmoins, toutes les donnes précédentes sont considérées comme bonnes et valables.

DU JACK-POT OU DOUBLE POT

Le jack-pot ne se jouant pas partout et ayant été tout récemment introduit dans la partie pour en égaliser, jusqu'à un certain point, les chances, nous avons jugé utile d'en donner les règles dans un chapitre à part.

Du reste, le jack-pot est une combinaison très ingénieuse qui rend la partie de poker plus intéressante ; aussi recommandons-nous à nos lecteurs de l'étudier avec soin.

Comme c'est un jeu nouveau, il n'y a pas de doute que les règles en seront encore modifiées, comme elles l'ont déjà été.

55.—Tous les joueurs, jusqu'au blind, ayant passé, celui-ci doit en faire autant et doubler sa mise ; les autres joueurs misent un nombre de jetons égal. La partie ainsi formée constitue ce qu'on appelle le jack-pot ou double pot.

56.—Le joueur qui était le premier en cartes le coup précédent donne les cartes.

57.—Tout joueur, lorsque son tour de parler arrive, peut demander à ouvrir un jack-pot. Mais pour cela il faut que, avant l'écart, il ait dans sa main une paire de valets ou toute autre combinaison supérieure ; cette demande d'ouverture n'est obligatoire dans aucun cas. Il a le droit de passer avec n'importe quelle main supérieure à deux valets.

58.—Chaque joueur doit parler à son tour. S'il a la main réglementaire et qu'il veuille ouvrir le jack pot, il dit : *Pourre*.

Dans le cas contraire, il dit : *Je passe* ; mais néanmoins il ne jette pas ses cartes avant que le dernier ne se soit prononcé.

59.—Tant que le jack-pot n'a pas été ouvert, chacun des joueurs est tenu de l'arroser avant chaque donne nouvelle, en mettant à la poule un jeton ou toute autre mise convenue d'avance.

La donne passe toujours au joueur suivant pour continuer ainsi jusqu'à ce que l'un des joueurs ait ouvert le jack-pot.

60.—Le joueur qui ouvre le jack-pot a le droit de parier un nombre de jetons quelconque n'excédant pas la limite du jeu, et chacun des joueurs suivants est obligé de couvrir ce pari ou de passer en abandonnant tous ses droits à la poule qu'il a contribué à former.

61.—Lorsque tous les joueurs qui restent dans la partie ont couvert le pari de celui qui a ouvert le jack-pot et les relances successives qui auront été faites, on procède à l'écart.

62.—Après l'écart, c'est le joueur qui a ouvert le jack-pot qui parle le premier. Il doit faire un nouveau pari ou passer ; c'est alors au joueur suivant de parler, il doit parier ou passer ; et ainsi de suite pour tous les joueurs engagés, jusqu'au dernier. Si aucun pari n'est fait, celui-ci a

le droit d'encaisser la poule sans pour cela être forcé de montrer son jeu.

63.—Si tous les joueurs passent avant l'écart, celui qui a ouvert le jack-pot ne peut en prendre possession qu'après avoir montré à découvert la main en vertu de laquelle il a demandé cette ouverture. Il devra également étaler sur le tapis les cartes supplémentaires de son jeu, sans toutefois être tenu de les montrer à découvert. Après l'écart, ayant ouvert les paris, il n'aura qu'à montrer la main en vertu de laquelle il a demandé l'ouverture, sans étaler les cartes supplémentaires.

Il en sera de même si celui qui ouvre le jack-pot passe après l'écart.

64.—Le joueur qui a ouvert un jack-pot peut écarter une carte ou plusieurs de sa main d'ouverture c'est-à-dire casser sa paire ou plus afin de tirer au straight, au flush ou à tout autre combinaison, s'il croit y trouver son avantage. Dans ce cas, il placera en évidence devant lui la carte ou les cartes ainsi écartées et attirera sur ce fait l'attention des autres joueurs. Cette précaution est nécessaire pour qu'il puisse, après l'écart, justifier que la main qu'il tenait lui donnait le droit d'ouvrir le jack pot. S'il néglige cette précaution, il est passible des pénalités édictées dans les articles qui suivent, tout aussi bien que s'il se trouvait réellement en faute.

65.—Si un joueur ouvre un jack-pot sans tenir une main réglementaire, il ne peut gagner la poule, quel que soit le jeu qui lui sera échu après l'écart. En outre, il sera mis à l'amende au profit de la poule courante ou de la poule suivante, suivant convention préalable, d'un nombre de jetons double de son pari d'ouverture. (Les joueurs pourront, du reste, fixer d'avance cette amende à un taux plus bas ou plus élevé.)

20. Généralement on le condamne à remettre tout l'argent de la poule qui va au joueur dont la main est plus faite.

66.—Si aucun joueur n'a demandé à voir celui qui a ouvert le jack-pot sur une main insuffisante, l'amende est payée à la poule courante, et la partie continue, sans que le joueur en faute ne perde pour le coup suivant son droit à la poule.

67.—Si deux ou plusieurs joueurs sont entrés dans un jack-pot ouvert par erreur, la poule appartient à celui d'entre eux qui tient la main la plus élevée ; il n'est pas nécessaire que cette main lui eût donné le droit d'ouvrir lui-même le jack-pot.

20. Mais si l'erreur est constatée avant que les paris ne soient engagés et qu'alors personne n'a un jeu pour ouvrir le jack-pot le tour est nul pour tous et chacun reprend son argent.

30. Mais si un joueur, quand même il n'aurait rien eu en partant a fait un jeu qualifié, alors les règles précédentes sont appliquées dans leur rigueur.

(A suivre.)

UNE DERNIERE RESSOURCE



Notre pauvre voisin a le malheur de rouler si fort que son bruit le réveille. Après mille tentatives diverses, il a trouvé la solution. Il a loué une seconde chambre trois bloes plus loin que sa résidence. Comme c'est loin de chez lui il ne s'entend plus rouler.

UN INDICE CERTAIN



Ernest.—Ainsi, tout est fini entre toi et Adèle ! Tu es sûr que le père s'y est opposé ?

Jules.—Oui, comme je descendais l'escalier. Heureusement que son pied a passé à côté.

MAGIE BLANCHE ET MAGIE NOIRE



I

Spectateur appelé par le magicien sur le théâtre.
—Dites donc, vous ne me ferez pas mal ?
Le magicien.—Ne craignez rien, mais penchez-vous. Qu'est-ce que vous avez donc dans le dos ?



II

Magicien.—Ah ! le voilà. Ce que ça va vous soulager !
Le spectateur.—C'est une blague. Moi aussi, je pourrais vous soulager à la journée.



III

Le spectateur.—Tout de même, monsieur, je vais pouvoir conter à mes petits enfants comme vous êtes habile.

UN PEU POUR RIRE

(Pour le SAMEDI)

Permettez-moi, mon cher SAMEDI, de vous envoyer quelques extraits de journaux qui, je crois, intéresseront vos lecteurs et vos charmantes lectrices. Donc je commence...

**

A New-York une partie de poker est engagée entre quelques gros joueurs : des " rois de chemins de fer." Emballé par le jeu, l'un des tenants est tout à coup décaqué. Jouer sur parole ne lui semble pas digne de la partie fiévreuse.

Il se lève frémissant et propose comme enjeu... une locomotive.

—Les cartes tombent ; il a perdu.

—Une autre locomotive ! s'écrie-t-il !

Les cartes retombent ; il perd encore.

—Une troisième locomotive, s'exclame le yankee guignard !

Pour la troisième fois le sort lui est contraire.

—Un train tout entier alors, dit-il, et ce sera la dernière.

Les cartes sont encore contre-lui.

Le lendemain son adversaire fit prendre les locomotives et le train de la Compagnie dirigée par son adversaire. Le tout est évalué à quatre-vingt mille dollars.

Et les actionnaires...

**

On parle des frères Lyonnnet de leur ressemblance, de leur naissance, etc.

—A propos, dit quelqu'un, où sont-ils nés ?

—Parbleu ! répond un interlocuteur il est bien évident que ces deux Sosies sont de Lyon.

**

Toto à son grand père, qui appartient à une compagnie d'éclairage électrique.

—Dis donc, petit père, cela doit être bien dangereux d'être dans les chars pendant un orage ?

—Pourquoi cela, Toto ?

—Puisque tu disais hier, bon papa, qu'en temps d'orage il faut se mêler des conducteurs.

**

Le mot de la fin.

Un de mes amis ayant eu à se plaindre de

moi pour une raison quelconque, avait déclaré qu'il me donnerait sa botte quelque part.

Et l'on accourut ni en avertir :

—Il va venir vous demander si vous avez tenu ce propos.

—Eh bien ! lui répondis-je, je l'attends sous les armes... je suis chaussé.

J. ALCIDE C...

Montréal, 1 juillet 1890.

LE GENIE DES AFFAIRES

Lui, (on vient de refuser sa demande).—Puisqu'il en est ainsi, la vie ne m'est plus qu'un fardeau insupportable et je vais me tuer.

Elle.—Avec du poison ?

Lui.—Probablement.

Elle.—Bien, alors, vous m'excuserez de vous le dire, mais mon frère Jack vient justement d'ouvrir une pharmacie, vous savez, et vous devriez lui acheter la drogue. Vous encourageriez par là ce pauvre Jack et vous me donneriez une preuve de votre dévouement pour moi.

Il vit encore.

LE POISSON-FANTÔME



I

Tching-Tching s'est imaginé que prendre du poisson est chose facile.



II

—En effet, ça se prend tout seul.



III

—Mais que diable, ça s'évapore donc bien vite, un poisson ! En voilà dix que je retire comme cela.

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

John Huggs essaya de protester, mais le sourire railleur de la Couleuvre le démonta et il balbutia.

Le lepero grandissait démesurément aux yeux de Huggs.

Juan reprit :

— Assez causé.

— Revenons aux cent mille piastres.

— Vous voyez bien cette commère qui péroré là-bas ?

— Oui, parblen !

— Elle paraît au mieux avec Basilie.

— C'est une vieille coquette.

— Vous allez la mander ici et lui donner dix minutes pour dire où le gouverneur tient cachées cent mille piastres.

— Car vous êtes ici chez don Matapan, le vrai gouverneur de la ville.

— Cette vieille n'en est pas moins capable de ne pas trahir le secret de don Lopez... à moins d'user d'un peu de torture.

— Je vous recommande les mèches souffrées capitaine.

— Bien ! fit Huggs.

— Et maintenant, capitaine, ordonnez à deux de vos soldats de me faire jeter à la porte.

— Tiens, pourquoi ?

— Je dirai partout à mes amis que si j'étais venu ici, c'était pour vous demander une gratification au bénéfice des leperos, mes camarades.

— Vous me chassez maintenant.

— Mais quand vous aurez les cent mille piastres, vous me rappellerez.

— Les piastres sont en papier sur New-York et San Francisco.

— Vous me les remettrez.

— Je sortirai alors en criant : Vive John Huggs !

— Les mules chargées d'or seront arrivées à ce moment.

— Vous filerez, il ne sera que temps, et rondement.

— J'annoncerai la gratification et vous la donnerez.

— Juan, tu es un grand homme ! dit John Huggs avec une franche admiration.

— Par l'esprit ! oui, dit la Couleuvre.

— Mais je ne suis pas porté à l'action... sans cela...

— Allons ! faites-moi chasser.

Et Juan fut expulsé un peu violemment.

Un moment après il murmurait :

— Je croyait ce John Huggs plus fort.

1o Il ignore que M. de Lincourt n'aime pas d'amour cette petite d'Éragny.

2o Il ne sait rien, rien, rien du secret.

3o Je lui ai fait croire que je savais tout.

Puis avec un sourire singulier.

— Cent mille piastres !

— Avec ce levier, beaucoup de diplomatie et de l'audace, c'est moi qui profiterai du secret du Trappeur.

Il s'assit d'un air assez indifférent et conta à d'autres leperos comment on l'avait éconduit de chez le capitaine.

Bientôt on entendit dans le palais retentir des hurlements.

Maria, la gouvernante de don Lopez, poussait des cris affreux.

C'était Basilie lui-même qui avait allumé les mèches souffrées !

Quelles torches d'amour.

Les cris cessèrent.

Un instant après, un pirate vint appeler la Couleuvre.

Le capitaine vous demande, camarade dit-il.

— Il paraît disposé à vous écouter.

— A la bonne heure ! fit le jeune homme.

Et d'un pas indolent, il monta chez John Huggs.

— Voilà les valeurs, lui dit celui-ci quand ils furent seuls.

— Mais j'ai à te proposer un grand marché.

— Si c'est pour le secret, dit la Couleuvre, je demande huit ou dix jours de réflexion ; enlevons toujours la fille.

— En vous la remettant, je vous ferai, pour la grande affaire, mes conditions.

— Mon camarade, dit Huggs joyeux, accepte d'avance.

— Mais ne pourrais-tu aujourd'hui...

— Capitaine, voici les mules.

— Ne perdez plus une minute.

En sortant brusquement, il cria joyeusement aux leperos :

— Largesses, camarades !

— Largesses !

— Le capitaine va faire jeter de l'or par son arrière-garde.

— Vive John Huggs.

Les acclamations les plus bruyantes retentirent sur la place.

Suivant le conseil du lepero, Huggs se hâta et laissa la ville.

Le soir, il y eut orgie au camp des pirates.

Décidément, John Huggs était un remarquable capitaine.

Mais un homme se dressait en face de lui, énigme indéchiffrée, diplomate rusé et redoutable, qui, lui aussi, voulait le secret du Trappeur, et qui comptait faire de maître Huggs un instrument destiné plus tard à être brisé.

Pendant que John Huggs masserait Austin, la Couleuvre, tranquille sur sa dalle, méditait, seul, dans la ville, sur la meilleure façon d'enlever mademoiselle d'Éragny et de la remettre à John Huggs...

C'était le soir de la deuxième journée de marche de la caravane.

Le bivac était établi.

Les aventuriers se répandaient de tous côtés autour du camp.

Tomaho, comme les autres, le rifle sur le l'épaule, le revolver à la ceinture, était parti en quête de gibier ; c'était un excellent chasseur.

Il tirait surtout la petite bête.

Pourquoi ce géant, qui aurait étouffé un lion dans son étreinte, avait-il pris cette spécialité d'abattre les petits oiseaux et le menu fretin du gibier.

Effet des contrastes.

Tomaho aimait ce qui était gracieux, mièvre et minuscule.

Il odorait les brochettes d'ortolans et les grappes rôties de roitelets.

Ces jour-là, le vent, l'état de l'atmosphère, l'heure, tout conspirait en faveur du chasseur.

Aussi déjà avait-il ample charge de gibier.

Il aimait à se promener dans sa majesté et dans sa force, en pleine nature, courbant devant lui, doucement, sans efforts, les arbres qui génaient sa marche.

Là il était roi et se pressentait demi-dieu par l'apothéose qui l'attendait à la fin de ses jours glorieux.

Il allait paisiblement, regardant à droite, à gauche, flânant, souriant aux fleurs et caressant les jeunes arbres.

A tous il disait des choses charmantes.

Quand tout à coup une main, posée sur son épaule, coupa court à son inspiration.

Il se retourna.

L'Aigle-Bleu était derrière lui...

L'Aigle-Bleu, c'est-à-dire un ennemi particulier.

La vue en fut d'autant plus désagréable au géant qu'il n'aimait pas à être dérangé quand il était en commerce de coquetterie avec la nature.

Tomaho, du reste, avait une forte haine contre l'Aigle-Bleu.

Il se souvenait de l'affaire de la chaussetrape de pierre où ses amis étaient tombés.

Comme il raisonnait rarement, car il jugeait la chose inutile, étant fort, il étendit le bras pour saisir l'Aigle-Bleu et l'étrangler sans autre forme de procès.

C'était simple et facile.

Mais...

Tomaho en recula de surprise...

Le chef apache apparut tout coup rayonnant, éblouissant d'une auréole d'où s'échappaient des gerbes de lumière.

Tomaho était superstitieux, comme toutes les natures primitives.

Il fit six pas en arrière, ce qui le mit à douze mètres de l'apparition ; car, pour lui, ce n'était plus un homme, mais un fantôme qu'il venait de voir.

L'Aigle-Bleu ne fit pas un mouvement et parut attendre.

Debout aussi, calme, souriant d'un air que Tomaho jugea très-affable, l'Aigle-Bleu semblait admirer le géant.

C'était certes un des plus splendides spécimens de la race humaine que cet hercule indien.

— Je suis heureux de voir mon frère, lui dit-il d'un air franc.

— Mon frère n'est peut être pas aussi charmé de me rencontrer.

— Pour être vrai, fit Tomaho, comme ma langue n'est pas fourchue et que mon cœur est un cristal, je t'avouerai, sachem, que j'aurais été heureux de ne point te trouver sur mon chemin.

— Je suis ton ennemi, et je viens, à mon grand regret, de m'apercevoir que tu es sorcier.

— Dès ce moment, la lutte n'est plus loyale entre nous.

— C'est ce qui fait que je ne t'ai pas envoyé une balle.

Le sachem apache prit un air étonné et demanda :

— Où donc as-tu reconnu que j'étais un sorcier ?

— Et cette espèce de flamme qui t'environnait tout entier ?

— J'observais autour de toi le même prodige ! fit l'Aigle-Bleu.

— C'est pourquoi au lieu de t'envoyer une flèche comme je me le proposais, je suis venu vers toi en ami.

— Comment ! fit Tomaho, j'étais moi aussi, rayonnant de lumière ?

— Resplendissant ! fit l'Aigle-Bleu.

En disant ces mots, le sachem apache passa sa main sur ses lèvres.

Peut-être était-ce pour dissimuler un sourire un peu railleur.

— Ah ! reprit Tomaho, j'étais, comme toi, *vêtu de gloire embrasée* !

(Nous traduisons textuellement)

— Oui, dit l'Aigle-Bleu.

— Alors je devais être très-beau ! observa naïvement Tomaho.

— C'est sans doute pour cela que tu semblais m'admirer ?

— J'étais frappé du magnifique aspect que tu offrais.

Tomaho jouit un instant de ce compliment, le savoura, puis il fit un assez long tra-

vail de réflexion qui aboutit à cette demande :

— Mon frère sait-il pourquoi nous étions tous les deux brillants comme des statues de diamant ?

— Je le sais, fit l'Aigle-Bleu.

— C'est un signe.

— Ah ! fit le géant.

— Un signe !

— Est-ce que par hasard je serais mêlé sans m'en douter à des affaires de sorcellerie et de conjuration des esprits ?

— Je prévien l'Aigle-Bleu que je ne veux être en rien dans ces sortes de choses ; j'en ai horreur, comme la chat-tigre a horreur de l'eau.

— On m'offrirait un talisman qui ferait de moi l'homme le plus puissant du monde que je le refuserais.

— Je ne veux rien devoir qu'à des luttes loyales.

— Mon frère est honnête et il est vaillant ; ce n'est pas un jaguar traître et f. roce : c'est un brave ours gris.

— Mais mon frère conviendra qu'il y a talisman et talisman.

— Le talisman qui vient du sorcier est une arme perfide.

— Le talisman qui vient du grand Manitou, du Vacondah, de l'Esprit suprême, celui-là n'est pas de ceux qu'il faut repousser, quand il vous est donné.

— Évidemment ! fit le géant.

— Mon frère, reprit l'Aigle-Bleu, sait sans doute que le Sauveur est venu ?

— On le dit.

— Des prodiges ont paru au ciel.

— Je les ai vus.

L'Aigle-Bleu se tut. . .

Longtemps il parut réfléchir.

Enfin, levant la tête, il plongea un regard brûlant, acéré, dans les yeux du colosse, qui disait plus tard :

— Il me semblait que ce regard pénétrait ma prunelle, mon cœur, tout mon être, comme une large aiguille d'acier rougie au feu.

— Sachem, déclara Tomaho, pourquoi me provoquez-vous ainsi ?

— Vous semblez jouer avec moi le jeu du serpent et de la colombe.

— Mais je ne suis pas une colombe.

L'Aigle-Bleu avait réussi à troubler le plaisir du géant, dont la voix était altérée et dont toute la personne semblait en proie à un malaise impossible à dissimuler.

Le sachem apache profita dès lors de ses avantages.

Il dominait complètement le colosse.

— Mon frère, fit-il, n'a pas oublié les chants que sa mère a dû lui chanter à son bureau.

— Il a dû entendre prédire l'arrivée d'un Sauveur.

— Il sait que ce Sauveur doit chasser les blancs de notre terre d'Amérique.

— Je sais cela, dit Tomaho.

— Mais pourquoi me parler de ces choses sachem ?

— Mon frère ne comprend donc pas qu'il est destiné à de grandes choses ?

— Le Sauveur accomplira sa mission, disent nos légendes, avec l'aide d'hommes forts au corps de fer, à l'âme de diamant, au cœur de feu.

— Ces hommes se reconnaîtront entre eux, dit encore la tradition, au resplendissement qui les entourera.

— Or j'ai vu resplendir le sachem araucanien.

— Par conséquent, il est, comme moi, l'un des élus qui doivent contribuer à la grande œuvre de notre Messie.

Tomaho eut une exclamation naïve.

— Enfin ! dit-il.

Et il parut enchanté.

— Pourquoi mon frère s'est-il écrié : enfin ? demanda le sachem apache.

— Oeh ! fit le géant.

— Je suis plus content que tu ne peux te l'imaginer, l'Aigle-Bleu.

— Je marchais dans la vie comme un oiseau qui a perdu les pistes de l'air et que le vent pousse ça et là.

— Aujourd'hui je vois un but devant moi et je ne sais pourquoi j'étais tourmenté par des voies secrètes.

L'Aigle-Bleu écoutait anxieusement, presque fiévreusement.

— Des voies secrètes ! dit-il.

— Que veux-tu dire mon frère ?

— J'avais là, dit Tomaho se frappant la poitrine, une voix qui me disait que quelque chose.

L'Aigle-Bleu sourit.

— Ami, dit-il, tu acceptes donc la mission qui t'est destinée ?

— Tu seras des nôtres ?

— Je croyais pourtant que ton amitié pour les blancs ne fût un obstacle et que tu ne refusasses de nous aider à les chasser d'Amérique.

Pour la première fois le colosse réfléchit à ce que sa situation avait d'anormal.

Mais il prit son parti et dit avec beaucoup de bon sens :

— Il y a serpent et serpent.

— La couleuvre est inoffensive ; elle ne mange que les excréments de la terre et ne mord jamais personne.

Le serpent à sonnettes tue.

— De même pour les Visages-Pâles.

— Les gens de leurs villes des coquins qui volent nos territoires de chasse et qui nous empêcheront un jour de vivre dans les prairies.

— Ce sont des hommes avides d'or et des êtres insatiables.

— Il faut les exterminer si nous le pouvons, Aigle-Bleu.

— Mais les trappeurs sont de très-braves gens en général.

Ils vivent comme nous.

— Ce sont des chasseurs loyaux et francs que j'aime.

— Sans-Nez lui-même, qui est un chien hargneux, est au fond un excellent garçon qui ne me laisserait pas dans l'embarras.

— Je ne voudrais à aucun prix faire du mal à des trappeurs.

— Mais ces hommes sont des étrangers qui nous enlèvent notre gibier ?

— Aigle-Bleu, il n'y en aura jamais beaucoup, car peu de Visages-Pâles aiment à mener cette vie.

— J'imagine que ces chasseurs blancs sont des hommes qui ont nos instincts, nos idées, et qui s'ennuient dans ce qu'ils appellent la civilisation.

— Aussi devons-nous bien accueillir les trappeurs blancs.

— Voilà mon opinion.

— Et les aventuriers, comme ce comte ?

— Aigle-Bleu, le comte est un rude homme, un grand guerrier.

— Un voleur.

— L'Aigle-Bleu croit ?

— Le but de son expédition n'est-il pas de nous voler, nous Apaches ?

— Vraiment, Aigle-Bleu, ce serait là le plan du comte ?

— Je l'affirme sur le grand Vacondala et il n'en faut pas douter.

— Alors le secret ? . . .

— . . . Il s'agit d'enlever un trésor qui appartient à la tribu.

Tomaho se gratta une tempe, puis l'autre, puis l'oreille.

Evidemment, il était très perplexe.

— C'est incroyable, dit-il, combien l'on change en un instant !

— Il y a une heure à peine, je me serais préoccupé de cette idée qu'après tout c'est probablement un vol que nous allons commettre, un vol dont j'avais ma part si l'affaire réussissait.

— Aujourd'hui je me dis que ce n'est pas bien de prendre ce trésor.

— Car c'est d'un trésor qu'il s'agit !

— Et il est immense. . .

— Mais je suis capitaine, mais j'ai juré de prêter mon bras au comte.

Et Tomaho se regratta les tempes et l'oreille avec embarras.

L'Aigle-Bleu souriait toujours.

— Mon frère, dit-il, est très inquiet, très indécis.

— Une parole est une parole.

— Que le sachem Tomaho ne trahisse donc pas le comte.

— Qu'il reste son ami jusqu'à la fin de l'expédition.

— Mais qu'il serve, sans manquer en rien à la foi promise, les intérêts du Messie.

— Oeh ! fit le géant.

— Ceci me paraît impossible.

— Servir deux maîtres. . . c'est se parjurer deux fois.

— Pas toujours.

— Que le sachem en juge.

— Le Sauveur ne lui demande qu'une chose, c'est de préserver de tout malheur Rosée-du-Matin.

— Tomaho aime cette jeune fille comme son propre enfant.

— Je ne ferais tuer pour elle, dit vivement le Cacique.

— Le Sauveur prie seulement Tomaho de se rendre à Austin où se trouve Rosée-du-Matin et de protéger contre tout danger.

— Un homme très fort, très subtil, accompagnera le sachem.

— Cet homme éventrera les pièges que l'on pourrait tendre : Tomaho assommant ceux qui les tendraient.

Le Cacique allongea sa formidable main, en fit claquer les doigts, ferma le poing et exécuta un moulinet qui eut mis en fuite une armée.

— Frère, dit-il, pour Rosée-du-Matin j'exterminerais une ville.

— Cet homme subtil qui m'accompagnera, dis-tu, quel est-il ?

— C'est un guerrier de ma tribu, nommé Sable-Avide.

— Peut un ivrogne.

— Qui n'est jamais ivre.

— Il y en a comme ça ! fit Tomaho. Nous avons Bois-Ruce.

Mais s'arrêtant tout à coup :

— Aigle-Bleu, dit-il, ta parole a le don de persuader.

— Je me laisse convaincre.

— J'ai peut-être tort.

Il songea un instant.

— J'ai eu la bêtise un jour d'écouter un certain Orélie de Toupeins, renard adroit et menteur, et. . .

(A suivre.)

OPINION BASEE SUR L'EXPERIENCE

— Ma femme est une bonne et noble créature, qui a reçu en don du ciel toutes les vertus domestiques.

— Quel changement ! Tu ne parlais pas de même hier.

— C'est vrai, mais mon excellent épouse est sortie hier et m'a laissé les enfants à garder pendant deux heures. Je sais ce que c'est maintenant. (*Avec enthousiasme*). Ma femme est. . .

— Oh ! tu sais, je te reverrai.

LA NEUVAINNE DE COLETTE

DEUXIÈME PARTIE

(Suite.)

“ Puis c'est un château enchanté qu'Erlange à cette heure du soir ; tout est clos, et il n'y a nulle issue où j'oserais frapper.

“ Benoîte dort, je le devine, et il ne brille ici qu'une seule lampe que je connais bien, car c'est vers ce point, dont mon cœur fait une étoile, que je marche depuis deux heures.

“ Placé plus loin et plus haut, j'y serais monté de même cette nuit, sans pouvoir attendre le jour, parce que ce mot que je viens vous dire, je l'ai dans le cœur et sur les lèvres depuis longtemps déjà, parce que voilà six semaines que je le répète tout bas soir et matin, et qu'après vous avoir tant murmuré que je vous adorais sans que vous m'entendiez jamais, je veux maintenant vous le dire assez haut pour que mes paroles arrivent non pas seulement à vos oreilles, mais jusqu'au plus profond de vous même.

“ Je vous aime... Mais je ne veux pas vous dire à présent comment je vous aime ; je veux voir votre sourire et vos yeux pendant que je vous parlerai et je ne veux plus perdre une seule minute de votre grâce. Je sais ce qu'il coûte pour passer deux jours loin d'elle !

“ Maintenant ne me dites pas que vous ne voulez pas de mon amour, et que vous refusez toute cette vie et toute cette ardeur que je mets à vos pieds... N'avez-vous donc jamais pensé, ma pauvre enfant, comme il serait facile pour un homme résolu de venir par une nuit comme celle-ci dans cette solitude, de vous prendre et de vous emporter si loin que nul ne retrouverait jamais votre trace !...

“ Puis, je crois fermement qu'il y a des choses qui sont écrites dans le ciel de toute éternité. Elles sont rares, mais elles sont parfaites, car c'est le bon Dieu lui-même qui les a signées, et notre mariage est de ce nombre.

“ Colette, dans ce chemin où vous m'avez jeté à genoux un jour sans le vouloir, j'attends votre réponse comme vous m'avez troublé ce matin d'hiver.

“ Pardonnez-moi cette vie que je vais briser ; la c'est fenêtre sacrifiée, je crois, et je la choisis à dessein parce que j'ai la superstition de ce chemin par où m'est venu le bonheur...

“ Quand nous partirons tous les deux, si j'ai cette joie de vous emmener, j'emporterai avec vous cette petite statuette que vous savez, et à laquelle j'ai voué une reconnaissance passionnée, car sans elle, Colette, je passais !...”

A mesure que je lisais une joie ardente m'avait empli le cœur, et je ne pouvais croire à la réalité de ce bonheur. Était-ce possible ? Était-ce bien lui ? Était-ce bien moi ? Quoi, il m'aimait ! il m'aimait depuis longtemps, mon rêve était accompli, et toute cette souffrance devenait un mauvais songe.

En même temps, la surprise de ce long silence me venait. Pourquoi parler si tard ! Et quelle raison avait-il eue de me laisser pleurer ainsi ?

Puis, avec cette émotion heureuse, le vieil être revivait en moi, et toutes les folies de malice que mes larmes avaient noyées depuis deux jours secouaient leurs ailes et s'envolaient à la fois.

Elles avaient compati quand je pleurais elles s'étaient écartées discrètement ; mais cette heure de joie était à elles, elles la réclamaient, et les idées les plus folles se croisaient, chacune lançant la sienne.

“ Dis oui tout de suite ! ” me conseillait pitoyablement mon cœur. “ Jamais ! criaient les autres ; n'oublie pas mon projet, Colette il faut qu'il peine, n'ouvre pas tes mains si vite ! ”

De sorte que je ne savais plus auquel entendre, et que je riais les larmes aux yeux comme ces jours de ciel incertain où la pluie tombe ensoleillée. Beau temps ou orage, on ne sait pas.

Cependant je marchai jusqu'à la fenêtre et je l'ouvris. Au bruit de l'espagnolette, une silhouette perdue dans la nuit fit un brusque mouvement. Je la voyais mal parce que j'étais moi, placée en pleine lumière et elle dans l'ombre. Je devinaï pourtant qu'elle allait parler ; je me penchai, et l'étrangeté de cette explication à distance me frappa soudain si vivement que ma gaieté l'emporta.

— Monsieur de Civreuse, criai-je, êtes-vous à genoux.

— Colette, dit-il seulement, répondez moi je vous en conjure !...

Je n'avais pas compté sur cet accent. Comme il le souhaitait, il entra jusqu'au fond de mon être, et troublée, hors de moi, ne trouvant plus un mot, je me mis à répéter machinalement la phrase que j'avais en tête un instant avant.

— C'est que j'avais juré de vous y laisser bien longtemps, parce que...

— Parce qu'il y a tant de jours que j'attends !...

Mais il n'entendis pas ; j'avais parlé trop bas, et surtout ma voix tremblait trop.

Il patienta une seconde encore, puis m'appela de ce même ton qui m'impressionnait si fort.

J'étais incapable de répondre, et je me sauvai en criant :

— Attendez !

A mon cahier, restait encore deux feuilles blanches, celle-ci et une autre : je l'arrachai, et à la hâte, sans réfléchir, j'écrivis ceci :

“ Ne m'enlevez pas, monsieur de Civreuse ; cela attire, je crois, de vilaines affaires avec les tribunaux, et d'ailleurs il n'y a nulle retraite où on me ferait rester si je ne le voulais pas !

“ Ce que vous aurez encore de plus sûr comme verrou, et vais vous le dire, c'est qu'où vous m'emmènerez, mon cœur sera !

“ Soyez sûr que je n'aurai garde d'oublier mon saint Joseph ; il a fait pour moi plus que vous ne pensez, et il y a certaine vieille femme aussi envers qui je vous dirai mes obligations, puisque vous aimez à être reconnaissant.

“ C'est une histoire que je vous conterai un soir de clair de lune comme celui-ci, d'abord parce que j'aime cette lueur, puis parce que, si le bonheur vous est venu un matin d'hiver, moi, c'est un soir de printemps qu'il vient de m'arriver ! ”

PIERRE A JACQUES

“ Jacques, nous sommes fiancés, donne-moi ta main ; en me suivant, tu entreras en paradis.

“ Le curé de Fond-de-vieux consent à nous marier ici ; les ouvriers sont dans la chapelle et la restorent en toute hâte : elle sera prête dans trois semaines, et nous aurons les fleurs de juin pour l'embaucher.

“ Comment j'ai arraché son consentement à mademoiselle d'Épine, je n'en sais plus rien, et je ne suis pas certain de ne pas avoir employé la violence aussi se venge-t-elle, et sous prétexte de convenances, ne nous quitte-t-elle plus !

“ Camarades et étrangers, nous étions libres ; fiancés et tout prêts d'être époux, on

nous surveille, et cette femme est mon supplice !

“ J'ai songé d'abord à me cassé une seconde jambe, et maintenant j'apprends à Colette à latin... Il ne nous faut pas un bien grand répertoire, d'ailleurs, car le mot que nous répétons est toujours le même.

“ Le soir de notre mariage, fidèle à un de mes plans, je l'emporterai, sinon jusqu'aux Indes, du moins plus haut qu'Erlanges. Il passe parfois des chèvres ici et je ne veux nul regard dans mon éden !

“ A l'automne, je crois que tout sera prêt. Nous relèverons nos ruines, et il faudra que tu choisisses ton appartement ces jours-ci dans les tours croulantes ou ailleurs ; tout est à toi.

“ Il n'y qu'un endroit où il ne faut rien changer ; tu devines lequel, et tu y veilleras, ami, si tu viens me remplacer parfois pendant mon absence : c'est la grande chambre boisée de chêne où Benoîte et mon docteur m'ont apporté un jour sans connaissance.”

FIN

REPUTATION TROUBLANTE

Garçon. — Excusez-moi, monsieur, mais on ne sille pas dans notre restaurant.

Client. — Je ne gêne personne, je suis seul.

Garçon. — Monsieur ignore que la maison a une réputation toute spéciale pour la délicatesse de ses fromages ; ils sont capables d'accourir à lui.

AMOUR SOLIDE

Clara. — Réellement, M. Smith, je ne puis croire que vous m'aimez sérieusement.

M. Smith. — Vous avez tort, Clara, mon amour n'est pas un sentiment passager ; ça m'a pris cinq ans pour me décider à vous aimer. Je ne bâtis pas sur le sable, moi.

INSTRUISEZ LES BÊTES !

Gardienn. (au Carré Dominion). — Pardon, monsieur ; mais est-ce votre chien qui est là, sur la pelouse.

Le monsieur. — Oui.

Gardienn. — Vous devriez le rappeler ; ne voyez-vous pas les affiches : *N'allez pas sur le gazon !* La corporation les a fait mettre exprès en français et en anglais.

Le Monsieur. — Possible, mais mon chien ne sait pas lire ; il est d'une ignorance crasse cet animal là. Au plaisir de vous revoir, monsieur.

LITTÉRATURE ABSORBANTE

Madame Crampon. — Georges ?

Monsieur. — Laisse-moi tranquille, je lis un article très absorbant.

Madame. — Tu me le passeras après ; qu'est-ce que c'est ?

Monsieur. — Le catalogue mensuel des éponges de Peter, Paul & Cie.

Madame. (versée). — Décidément, tout ce qui boit, vous attire et vous retient.

PINCÉE DE CONSEILS

LES PROPRIÉTÉS DE LA COMPOTE DE POMMES

L'usage, presque général, de servir de la compote de pommes avec l'oise ou le porc, n'est pas dû, comme on pourrait le croire, à un raffinement culinaire inventée par un ancêtre gourmet, mais est au contraire le résultat d'une observation très pratique des qualités digestives de cette compote. L'acide malique contenu dans la pomme neutralise l'excès des matières alcalines engendré par un régime trop copieux, et aide à l'élimination des matières nuisibles à la santé et qui, retenues dans l'économie rendent le cerveau lourd et peuvent occasionner la jaunisse en une maladie de peau.

La compote de pommes est un excellent digestif, qui active l'absorption des viandes lourdes, dont la digestion est toujours très lente.

POUR LES VERS

CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Laguchetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagne, les hôpitaux, les couvents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

MAISON DE SANTÉ

A proximité de la ville. Localité très salubre.

Pour informations, adressez :

Dr. E. LALONDE, 196 Rue Saint-Maurice
MONTREAL

Gray's Saponaceous Dentifrice,

Excellente Poudre à Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.



LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année à ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,

Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

Gray's Dental Pearline,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, il vous en faut de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenn pour le mois de Juin

17,895 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

LAVIOLETTE & NELSON, PHARMACIEN.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,
TORPEUR DU FOIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ETOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,
PAMPHLETS, AFFICHES,
CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,
PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,
PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,
ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES
ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.

Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —
SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street New-York